Hallen, Barry. – *The Good, the Bad and the Beautiful. Discourses about Values in Yoruba Culture.*
Bloomington-Indianapolis, Indiana University
Press, 2000, 201 p., glossaire, index, bibl. (« African
Studies/Philosophy »).

Bernard Müller

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/1499>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.1499

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISBN : 978-2-7132-1774-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Bernard Müller, « Hallen, Barry. – *The Good, the Bad and the Beautiful. Discourses about Values in Yoruba Culture.* Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 2000, 201 p., glossaire, index, bibl. (« African Studies/Philosophy »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 167 | 2002, mis en ligne le 22 juin 2005, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.1499>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Hallen, Barry. – *The Good, the Bad and the Beautiful. Discourses about Values in Yoruba Culture*. Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 2000, 201 p., glossaire, index, bibl. (« African Studies/Philosophy »).

Bernard Müller

- 1 Barry Hallen est un philosophe qui « rêvait faire un terrain intellectuel à partir d'une perspective philosophique ». L'auteur qui enseigne aujourd'hui la philosophie à l'université au Morehouse College (Georgia) et qui est associé à la fondation WEB Dubois rapporte dans cet ouvrage un terrain réalisé au cours des années 1970 mais qui a été rédigé plusieurs années plus tard, à partir de notes et d'enregistrements, entre 1995 et 1999. L'analyse de l'auteur se développe sur 201 pages et s'organise en 6 chapitres, les cinquante dernières pages étant consacrées à un appendice des citations en langue yoruba, à un glossaire ainsi qu'à une bibliographie.
- 2 Barry Hallen s'intéresse à la manière dont est produit le savoir : « Mon approche du discours moral yoruba est d'ordre épistémologique. » Le processus par lequel les gens prétendent « connaître » le caractère moral de quelqu'un devient le préalable essentiel, quelles que soient les qualités morales qui lui sont ensuite attribuées, pour faire surgir les propriétés du système de valeur sous-jacent à la morale et à la philosophie yoruba. Fermement attelé à son pré-supposé culturaliste et partant du constat de l'enchevêtrement de la moralité, des valeurs morales et de l'esthétique dans la culture yoruba, il s'intéresse avant tout aux *onígùns* qu'il qualifie de maîtres de la parole. Le

terme *onígùn* – évidemment difficile à traduire – désigne des « maîtres de médecine », des « herboristes » et/ou « des médecins alternatifs ».

- 3 Le « terrain philosophique » de B. Hallen se développe en deux temps : il tenta d'abord d'établir une relation avec son objet par le truchement de ses élèves quand il enseignait à l'université d'Ifè (Nigeria). Ceux-ci saisissaient l'occasion de leurs séjours répétés et réguliers dans leur village respectif – durant les week-ends et les vacances – pour réaliser des entretiens avec les « anciens ». Ce n'est que dans un second temps que l'auteur entreprend de mener son propre terrain dont le présent ouvrage est l'aboutissement. Pour ce faire il interrogea seize *onígùns* résidant à Ijan, dans la région d'Ekiti du « Yorubaland ». B. Hallen demande à ces *onígùns* comment se dit le « beau » et le « bon ».
- 4 Il ne s'intéresse pas à ce que font les *onígùns* mais à ce qu'ils disent et à la manière dont ils le disent et dont ils pensent qu'il faut le dire. L'auteur puise en la matière dans les « maigres souvenirs dont [il] disposait sur le fondateur de la philosophie du langage ordinaire »¹. Il commença par demander à l'*onígùn* de l'aider à comprendre comment il convient de parler et dans quelles circonstances certains termes du discours moral et esthétique yoruba s'avéraient adéquats et/ou déplacés dans d'autres. Son ambition était de « rendre explicite les critères qui gouvernent l'usage correct de certains mots ». L'handicap de la langue devint alors un atout. Sa qualité de novice en yoruba lui permit de poser des questions qui allaient de soi pour les locuteurs natifs interrogés en les amenant à définir les termes qu'ils utilisent. L'auteur passe alors en revue les concepts qui lui paraissent essentiels pour rendre compte du système de valeurs yoruba auquel ont recours les *onígùns*.
- 5 La clé de voûte de cet ouvrage (et qui semble aussi être celle du système représentation/croyance des Yorubas que pense mettre à jour B. Hallen) réside dans la question de la « condition humaine » yoruba et la manière dont celle-ci peut s'énoncer comme un rapport de force entre deux dynamiques : la première est, dans la bouche des *onígùns* et par le stylo de B. Hallen, innée (*ori*) et la seconde acquise (*émi*). On comprend que l'idée qu'il est possible de bricoler son destin est centrale chez les Yoruba. Il en découle un certain libre-arbitre qui résulte de la possibilité qui est laissée à tout un chacun d'influer son destin (*ori*) par la maîtrise de son interaction avec les autres composantes de la personne. La philosophie yoruba reposerait donc en grande partie sur des spéculations quant à la nature réelle (c'est dans son impact dans la vie de tous les jours) de cette liberté.
- 6 Les réflexions de B. Hallen permettent de se débarrasser d'un certain nombre d'idées préconçues sur le caractère soit-disant pré-rationnel de la philosophie africaine (cf. Abraham, Banton, Evans-Pritchard, Forde, Jahn, Horton, Mbiti, Radin, Tempels, Turner) et la prétendue unité culturelle des philosophies du continent africain (cf. Wole Soyinka).
- 7 B. Hallen en vient à la conclusion – qu'il conseille de prendre avec des pincettes – que la philosophie yoruba telle qu'elle transparait dans les termes des *onígùns* relève de l'empirisme béhavioriste (p. 42) : « Pour être franc, les parallèles que l'on peut établir entre l'habitude yoruba et la position philosophique appelée béhavioriste est presque trop belle pour être vraie. Selon B. Hallen, chez les Yoruba aussi “ce que dit une personne” et “ce que fait une personne” correspond respectivement aux catégories de “comportement verbal” et de “comportement non verbal” chères aux béhavioristes. »

- 8 Barry Hallen a voulu placer la philosophie sur le terrain de l'anthropologue. Tentons alors de proposer une critique constructive de la manière dont Barry Hallen considère que ses recherches de terrain rendent compte de la construction de son objet ; c'est-à-dire sur la manière dont lui-même relate ce que les *onígùns* lui transmettent. Les paroles de l'*onígùn* permettraient de faire apparaître « dans les mots de tous les jours » le système de croyance/système de représentation en fonction duquel les définitions énoncées par l'*onígùn* et traduites par le philosophe prennent sens. B. Hallen énonce cette théorie en « croisant » les réponses aux questions qu'il pose. Ce faisant, il montre clairement que les *onígùns* sont les producteurs d'un savoir de type philosophique. Ce savoir – qu'il soit yoruba ou non – existe parce qu'il est produit dans un contexte historique que l'auteur omet de décrire. Or, les Yoruba ne sont pas les seuls à le produire puisque B. Hallen y contribue de manière active tout au long de cet ouvrage. Qui est alors le philosophe yoruba et qui énonce la philosophie yoruba ? B. Hallen ou les *onígùns* ?
- 9 C'est à ce point que cette démarche que l'on pourrait qualifier d'ethnophilosophique ² montre les limites du paradigme essentialiste qui conditionne sa méthode et donc son objet. Aussi, la construction méthodologique et méthodique de l'« autre », qu'il soit Yoruba, Guarani ou Basque (etc.), illustre davantage les talents d'herméneute de l'enquêteur que les véritables propriétés du type de savoir qu'il étudie. Une fois avisé, ce livre reste toutefois un ouvrage essentiel (avec ou sans jeu de mots) pour ceux qui s'intéressent à la société yoruba ainsi qu'à sa zone d'influence dans le golfe de Guinée, du Nigeria au Ghana.
-

NOTES

1. John Langshaw AUSTIN, *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962.
2. Barry HALLEN, « Indeterminacy, Ethnophilosophy, Linguistic Philosophy, African Philosophy », *Philosophy*, 1995, 70 : 377-393.